

V

TOUGGOURT ET ALGER.

Les bachi-bouzoucks. — Guet-apens. — A travers les défilés. — Nuit agitée. — Le général Gastu. — Prise de Touggourt. — Le colonel Desvaux. — Chaude affaire. — N'abîmez pas mes chameaux. — Lieutenant-colonel. — A l'état-major. — Retour vers le passé. — Le capitaine Doineau. — Au bal. — A franc étrier. — Partie de plaisir. — Major récalcitrant. — Le comte de Kératry. — L'ordonnance de 1829. — Un hiver à Alger. — Un deuil.

Ce fut au milieu d'une tranquillité profonde et générale que nous apprîmes, en Algérie, la déclaration de guerre entre la France, l'Angleterre, d'un côté, et la Russie, de l'autre. La patrie avait besoin de son armée d'Afrique. Elle demandait à ses régiments, bronzés par le soleil et la guerre, leurs meilleurs éléments, et bientôt, zouaves infatigables, tirailleurs indigènes agiles, chasseurs d'Afrique rapides devaient s'embarquer pour aller défendre, au milieu des dangers, des fatigues et des souffrances, cet étendard du Prophète qu'ils avaient combattu pendant de si longues années.

Il s'en fallut de peu que je figurasse parmi les premiers Français transportés à Gallipoli. Le maréchal de Saint-Arnaud avait destiné au général Yusuf le commandement des troupes irrégulières turques, qu'on désignait sous le nom de bachi-bouzoucks, et il l'avait

autorisé à choisir deux officiers pour le seconder dans sa tâche.

Le général Yusuf me désigna et me manda auprès de lui, à Médéah, d'où il comptait partir, sous peu de jours, pour s'embarquer. Mes préparatifs ne furent pas longs. Quinze années de déplacements perpétuels m'avaient inspiré l'horreur du superflu et cette conviction que le voyageur le plus pratique est encore le conscrit, dont tout le matériel tient dans un mouchoir bleu suspendu au bout d'un bâton, et d'ailleurs aujourd'hui remplacé pour tout le monde par la luxueuse valise. Je fis à franc étrier, et en trois jours, les cent et quelques lieues qui me séparaient de Médéah.

Là, déception. Le général Yusuf voulait bien toujours m'emmener, mais le Gouverneur général refusait péremptoirement mon départ et m'appelait à Alger, où il me signifia son désir formel de me conserver à Laghouat.

« Êtes-vous fou, me dit-il, de vouloir aller commander des bachi-bouzoucks dont vous ne connaissez ni la langue, ni les habitudes, ni la valeur militaire, et qui, j'en ai peur, ne feront pas de la bien bonne besogne? (Sa prévision était d'ailleurs fort juste.) C'est précisément parce qu'on me désarticule toutes mes garnisons, que j'ai besoin plus que jamais d'officiers habitués à l'Afrique. Faites-moi le plaisir de retourner tout de suite à Laghouat, d'y redoubler de vigilance et de réprimer sans pitié la moindre velléité de rébellion. »

Je rentrai, sans mot dire, dans ma fournaise, et jamais Laghouat ne mérita mieux ce nom que dans l'été de 1854, qui fut particulièrement chaud et sec, en Algérie. Jamais je n'avais autant souffert de la chaleur. A l'intérieur des maisons, pendant la nuit, le thermomètre marquait régulièrement trente-deux ou trente-trois degrés, et, pour trouver le sommeil, nous couchions tous sur les terrasses des habitations, où passaient de temps

*Calor*



en temps quelques bouffées d'air respirable. L'aube en naissant éclairait toute une population de blancs fantômes, guerriers en chemise qui se hâtaient de se soustraire à la vue les uns des autres.

Nos nomades cuisaient littéralement sur leurs pâturages du Tell, brûlés par le soleil. Aussi, aux premières pluies d'automne, les Oulad-Nayl, particulièrement, se montrèrent-ils empressés de retourner dans le Sud, pour y prendre leurs campements d'hiver. Cette marche les rapprochait de Touggourt où le faux chérif, chassé d'Ouargla, s'était réfugié auprès de Si-Selman. Et Colonna d'Ornano, qui commandait à Djelfa, s'exagérant peut-être la gravité de l'agitation entretenue dans nos tribus sahariennes par le voisinage du fugitif, refusait obstinément de les laisser passer. Cet excellent officier, trop autoritaire, trop cassant, voulait appliquer aux populations nomades la même rudesse de commandement qu'à ses zéphyrs, et ne tenait pas un compte suffisant de leurs habitudes séculaires et des nécessités de leur existence. Je faisais de mon mieux pour l'adoucir, et nous échangeions d'interminables correspondances. « N'écoutez pas ces gens-là, m'écrivait-il; ils n'ont qu'un but : se soustraire à notre surveillance en allant dans le Sud rejoindre Telli (le rival de notre bach-agma Sidi-Chérif-Bel-Arch, et qui, lui aussi, était à Touggourt avec de nombreux dissidents). » A quoi je répondais : « Je ne me fais pas d'illusion sur leur fidélité; mais ils ont besoin de retourner à leurs pâturages d'hiver, et il ne faut pas trop tendre la corde, sous peine de la voir casser entre nos mains. » D'ailleurs, le fidèle Bel-Arch insistait, tout le premier, pour qu'on ouvrît devant ses gens les barrières du Sud.

Colonna, forcé de les laisser passer, voulut au moins surveiller lui-même leur déplacement, et je lui confiai, pour cette opération, une quinzaine de spahis commandés par le maréchal des logis de Boisguilbert, vingt

tirailleurs indigènes commandés par un sergent et montés sur des dromadaires de l'équipage, plus quelques cavaliers du Maghzen qu'il réunit à trois ou quatre cents cavaliers des goums de son arrondissement. Il partit de Djelfa, le 11 octobre, à la tête de cette petite troupe pour surveiller l'émigration, bivouaqua à Aïn-Naya (source de la Chamelle) et en partit, le 12, pour se rendre à Messad.

Pendant cette marche, la queue de sa colonne fut rejointe par trois cents fantassins appartenant à la tribu des Oulad-Amelakouas, de la confédération des Oulad-Nayl, et subitement attaquée par eux. A la première décharge, le malheureux de Boisguilbert tomba foudroyé, avec cinq de ses spahis. D'Ornano réunit les spahis survivants, le Maghzen et les tirailleurs, et chargea deux fois, à leur tête, les Oulad-Amelakouas. Il leur tua une vingtaine d'hommes, mais faillit y rester lui-même, car il eut un cheval blessé et un autre tué sous lui. Il ne dut la vie qu'au dévouement d'un de ses spahis, nommé Lackdar-Bel-Cassem, qui le dégaugea, lui donna son cheval, fut lui-même grièvement blessé et mérita, par ce fait d'armes, la médaille militaire. D'Ornano comprit que ce serait folie de chercher à résister au torrent des Oulad-Amelakouas qui, tous, s'étaient mis en insurrection, après ce premier engagement. Il rallia tout son monde à Messad, d'où il m'expédia un cavalier pour me prévenir et un autre pour avertir, à Bouçâada, le commandant Pein, notre voisin de cercle, avec qui nous étions convenus de nous prêter un mutuel appui. Sa lettre, que je vois encore, commençait, en un style de proclamation, par ces mots : « Mon commandant, la poudre a parlé. »

En ce moment, j'avais toujours sous la main une petite colonne prête au départ, et ma correspondance avec d'Ornano m'avait inspiré assez d'inquiétude pour que je la tinsse toujours en haleine. J'envoyai chercher



les dromadaires destinés à la transporter et qui brou-taient à proximité de l'oasis, de sorte que, prévenu le matin, je pus me mettre en route avant le soir, avec trois cent quarante fantassins montés sur des chameaux, trente-cinq spahis, quinze cavaliers du Maghzen et cent cavaliers du goum des Larbâ. Les hommes emportaient huit jours de vivres en biscuit, riz, sucre et café.

Le 15, je ralliai d'Ornano à Messad. Les insurgés, embarrassés par leur nombre et par leurs immenses troupeaux, n'avaient pu s'échapper vers le Sud. Ils s'étaient arrêtés dans un terrain semé de rochers, creusé de profonds ravins, sur les dernières pentes méridionales du Boukhail. En me hâtant, je pouvais, à la rigueur, m'interposer entre eux et les espaces libres du Sud, leur en couper la route, et les prendre à revers. Je me remis aussitôt en chemin et, grâce à mes dromadaires, qui me permettaient d'exécuter des marches forcées, le jour suivant, vers midi, j'arrivai au puits de Lefta. C'était là que j'avais donné rendez-vous au commandant Pein, parti de Bouçâada avec une compagnie de tirailleurs, la seule dont il pût disposer. Mes éclaireurs et les siens, nos Chouafs, nous avaient renseignés, tous deux, sur notre double marche, et mon camarade arriva exactement au point indiqué. Là, nous reçûmes des avis certains sur la position des insurgés. La tribu tout entière était campée près de nous, dans une profonde vallée dont nous étions séparés par une ligne de rochers escarpés. Nous ne pouvions les joindre que par deux défilés, très sinueux, très étroits, dont les parois taillées à pic offraient la plus facile de toutes les défenses. S'ils étaient occupés, ils devenaient infranchissables, car il suffisait de faire rouler quelques rochers pour écraser toute troupe qui aurait tenté le passage.

Pein et moi nous tîmes, sur le terrain, un petit con-

seil de guerre et nous décidâmes d'attaquer l'ennemi, sans lui donner le temps de se reconnaître. Nous ne pouvions agir qu'avec l'infanterie, car, dans de pareils endroits, la cavalerie ne nous était d'aucune utilité. Pein n'avait qu'une compagnie; je partageai fraternellement avec lui, et mis sous ses ordres une des trois miennes. Je lui laissai le défilé qui était le plus près de nous et je m'en allai, à trois ou quatre kilomètres de là, rejoindre le plus éloigné qui aboutit aussi à un puits : le puits de Nékla. Pein, arrivé au pied des rochers qu'il devait franchir, procéda méthodiquement et, négligeant le passage par le défilé qui lui semblait dangereux, fit escalader les crêtes par ses hommes. Cela me permit de le devancer, malgré le détour que j'avais dû faire, parce que, résolu à risquer le tout pour le tout, et confiant dans l'ignorance tactique de l'ennemi, je me contentai d'envoyer quelques éclaireurs sur les sommets. Puis, quand avec leurs burnous ils nous eurent fait signe qu'il n'y avait personne là-haut, nous nous élançâmes à corps perdu dans cette espèce de couloir.

En débouchant par sa partie supérieure dans la vallée, je vis à mes pieds toute la tribu rebelle, campée dans le lit d'un torrent à sec, les tentes dressées et les troupeaux pâturant sur les pentes. Je me souvins de la Smala et je brusquai l'attaque. Ma première compagnie partit à fond de train, soutenue par la seconde qui marchait en bataille.

Ce fut une panique épouvantable. Les insurgés, ne s'imaginant pas qu'ils pussent être attaqués, n'avaient pris aucunes dispositions de défense, et ils eurent d'autant moins l'idée de résister que, peu d'instants après mes hommes, ils virent arriver par l'autre bout de la vallée ceux du commandant Pein, qui accouraient au pas de course pour soutenir notre attaque. En même temps, par le passage libre, débouchait la cavalerie qui se mit à poursuivre les fuyards et à les sabrer. Beau-



coup s'échappèrent, naturellement, mais tout le campement fut pris et tous les troupeaux restèrent en notre pouvoir. Dans une des tentes, nous retrouvâmes les vêtements des soldats d'Ornano, premières victimes de la rébellion, et, entre autres, la veste galonnée du pauvre Boisguilbert, dont nous venions de venger le trépas.

Pendant que nous ramassions et réunissions nos prises, la nuit tombait et je la voyais venir avec une certaine appréhension, car il fallait prendre un parti sur la question de savoir où nous la passerions. Pein, plus ancien que moi, aurait dû, à ce titre, avoir le commandement; mais, comme il opérait sur mon territoire, comme la majeure partie des troupes m'appartenait, il me laissa l'honneur et la responsabilité de toutes les décisions. Fallait-il passer la nuit sur place ou revenir en arrière, pour chercher un bon bivouac à l'abri de toute surprise? Coucher où nous nous trouvions n'était pas sans danger, car la position se prêtait à toutes les attaques. Nous y avions pris les Oulad-Amelakouas, comme dans une souricière, mais nous étions, à notre tour, dans cette souricière et exposés à une agression semblable à la nôtre. Et puis, dans ce ravin et dans ce lit de torrent, il n'y avait pas une goutte d'eau. D'autre part, revenir en arrière, c'était imposer un effort bien pénible à des soldats exténués par de longues marches et par un engagement où ils ne s'étaient pas ménagés. En outre, il fallait repasser de nuit par un défilé où une poignée d'hommes déterminés aurait pu jeter le trouble dans la colonne fatiguée, et changer notre triomphe en désastre. Enfin, et c'était là le grand inconvénient, je m'exposais à perdre la plus grande partie de mon butin, en engageant nuitamment cette masse énorme de bétail au milieu des rochers. Je connaissais assez nos goums auxiliaires pour savoir que, profitant des ténèbres, ils auraient fait main basse sur ce bétail, et je voyais déjà

quelques cavaliers occupés à dissimuler des chameaux et des moutons, pour les faire filer dans l'obscurité et se les approprier.

Tout bien pesé, je me décidai à rester où j'étais. Je mis un poste solide au débouché de chaque couloir, avec consigne expresse de ne laisser passer personne, à l'exception de Bou-Hafia, le chef de l'équipage de chameaux, que j'envoyai, avec un détachement, chercher de l'eau au puits de Nékla. J'installai tout mon monde au bivouac, en me faisant couvrir par des avant-postes bien placés et bien commandés.

La nuit fut assez agitée. Elle se passa tout entière en tiraileries qui firent plus de bruit que de mal et qui eurent l'avantage de tenir les hommes éveillés. Vers minuit, je m'étais assoupi, quand je fus réveillé par ces mots : « Mon commandant, l'ennemi est dans le camp ! » Ce n'était heureusement qu'une fausse alerte, et nous n'eûmes à déplorer que la blessure d'un sergent de tirailleurs qui eut la cuisse brisée par une balle. Tout se passa sans autre encombre et bien mieux que je ne l'espérais. Les hommes ne souffrirent même pas trop de la soif. Les uns, les plus ingénieux, trouvèrent moyen de se désaltérer en recueillant dans leur gamelle le lait des brebis et des chamelles. Les autres attendirent patiemment le retour de Bou-Hafia qui, vers quatre heures du matin, revint avec ses tonnelets pleins d'eau. Au point du jour, je repassai le défilé avec tout mon monde et toutes mes bêtes, en confiant l'arrière-garde à d'Ornano qui se tira fort bien de sa mission, et je vins m'installer autour du puits de Nékla. Là, mon ami Pein me fit ses adieux avant de rentrer chez lui. Je ne pouvais songer à ramener à Laghouat tout mon bétail, car j'en aurais laissé la moitié en route. Je jugeai plus expédient de le faire vendre, sur place, aux Arabes accourus en foule autour de nous. Je prélevai d'abord quatre cents brebis, pour renforcer le troupeau de l'État. Je



remplacai tous mes chameaux malingres ou éclopés par les plus belles bêtes capturées. Quant au reste, une commission d'officiers présidée par d'Ornano m'en débarrassa en une seule séance. La vente produisit 350,000 francs, qui furent intégralement versés au Trésor. Et cette opération de commissaires-priseurs ne manquait pas de piquant, au milieu d'une pareille solitude. Puis, je repris à petites journées le chemin de ma résidence.

En route, je rencontrai le général Gastu qui venait de remplacer à Médéah le général Yusuf, parti pour l'Orient, et qui, procédant à une première tournée d'inspection dans son commandement, avait été attiré, en premier lieu, par le cercle de Laghouat. Nous étions, le général et moi, de vieilles connaissances, car il avait été nommé major aux spahis par la même ordonnance royale qui me conférait le grade de sous-lieutenant. Il comptait de beaux services de guerre. Il était venu en Afrique, au début de l'occupation, comme officier comptable dans les hôpitaux. En 1831, dans un combat autour de Blidah, une pièce de canon, dont tous les servants venaient d'être tués, tomba aux mains des Arabes. Gastu, entraînant derrière lui quelques braves, la reprit par un vigoureux retour offensif, la retourna contre la masse des Arabes et y mit le feu lui-même. Elle était chargée à mitraille, et sa décharge produisit un tel effet que l'ennemi s'enfuit en désordre.

Le maréchal Clauzel, à qui ce fait d'armes fut rapporté, demanda à l'intrépide officier d'administration quelle récompense il désirait : « L'épaulette de sous-lieutenant », répondit Gastu. Il était déjà assimilé à ce grade dans les services administratifs, et le maréchal obtint facilement pour lui une sous-lieutenance au 1<sup>er</sup> de chasseurs d'Afrique, alors en formation.

En 1836, au combat de l'Affroun, une balle lui brisa la pommette de la joue et lui fracassa la voûte palatine.

Il souffrit toute sa vie de cette blessure. En 1851, il fut nommé colonel de la garde républicaine. Il m'a raconté plusieurs fois que, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 décembre, bien qu'exerçant des fonctions importantes dans Paris, il ne savait pas un traître mot de ce qui se préparait. A minuit, il fut mandé chez le préfet de police, M. de Maupas, qui lui donna des ordres à exécuter sur-le-champ, et il resta plus de quarante-huit heures sans pouvoir rentrer chez lui, pour calmer les inquiétudes d'une belle personne qu'il y avait laissée, et qui ne sut ce qu'il était devenu que lorsque les indiscretions ne furent plus dangereuses.

Le général resta quelques jours chez moi, à Laghouat, me traitant toujours sur le pied de la plus parfaite camaraderie. C'était la tradition d'alors dans l'armée d'Afrique, où régnait entre tous les officiers une confraternité exquise, et où les degrés de la hiérarchie étaient moins marqués par la différence des grades que par l'estime et la confiance que le supérieur témoignait à ses subordonnés.

J'eus alors à préparer le rôle qui m'était dévolu dans la campagne d'hiver dont l'objectif était Touggourt, où le faux chérif séjournait à côté de Si-Selman. Mais, cette fois, nous ne devions plus marcher à l'aventure. Nous connaissions le but à atteindre et le chemin qui y menait. Le colonel Desvaux, commandant de la subdivision de Batna, devait diriger les opérations contre Touggourt, et j'avais l'ordre, après avoir visité les sept villes de la confédération du M'zab et reçu leur tribut annuel de cinquante mille francs, de me rabattre vers l'est pour me mettre à sa disposition.

La guerre d'Orient, qui nous avait enlevé les régiments les plus entraînés de l'armée d'Afrique, avait obligé le Gouverneur général à modifier son plan primitif. Il ne s'agissait plus d'un siège régulier. On se bornait à faire converger vers l'Oued-R'rir les co-



lonnes du Sud, et le général Randon avait la pensée, le pressentiment, que quelque heureux hasard nous mettrait Touggourt dans les mains. Je reçus l'ordre de commencer mon mouvement vers le 15 novembre, et ma colonne mobile, formée des meilleurs éléments de la garnison, comprit deux compagnies du 100<sup>e</sup> de ligne, deux du bataillon d'Afrique, deux des tirailleurs indigènes, l'escadron de spahis et un goum de deux cents chevaux des Larbâ. D'Ornano, avec le goum des Ouled-Nayl, devait me rejoindre, si dans le cours de la campagne j'avais besoin de lui. Mais, comme le Gouverneur ne voulait point laisser Laghouat dégarni de ses meilleures troupes, il y envoya une colonne dite de réserve, commandée par un chef d'escadrons de spahis, M. Hue de Mathan. J'avais servi sous ses ordres comme capitaine, et il voulut se prévaloir de son ancienneté pour prendre la haute main sur tout le cercle, pendant qu'il y résiderait. Le règlement avait prévu le cas, et mon collègue, devant être considéré comme le commandant d'une troupe de passage, ne pouvait, par conséquent, m'enlever aucune de mes prérogatives. Ce petit conflit d'autorité, qui fut tranché en ma faveur, nous laissait fort bons amis. Du reste, j'allais bientôt revenir chez moi lieutenant-colonel, et mon ancien camarade ne devait plus avoir rien à réclamer.

Les débuts de la campagne furent assez insignifiants. J'allai accomplir ma mission de caissier dans le M'zab, où je fus parfaitement reçu. Puis, suivant le lit desséché de l'Oued-N'neça, j'allai établir mon camp d'abord à Taïbet, ensuite à El-Hadjira, en un pays désolé dont les rares habitants s'épuisent dans une lutte perpétuelle, pour défendre contre les sables envahissants leur maigre oasis. El-Hadjira, misérable ksar de briques cuites au soleil et à moitié en ruine, contenait un marabout, entouré d'un tel respect que je me confondis en égards envers lui, jusqu'à ce que je susse par mes

officiers qu'il acceptait à dîner à toutes les tables, et s'y grisait abominablement. Je n'étais plus qu'à deux jours de marche de Touggourt. J'écrivis donc au colonel Desvaux, pour me mettre à sa disposition, dans le cas où il aurait besoin de mon concours. Le colonel me répondit qu'il venait de visiter l'Oued-R'rir, mais qu'arrivé à l'oasis de Meggarine, il était forcé de renvoyer une partie de son infanterie qu'on lui réclamait d'urgence, afin de l'embarquer pour l'Orient avec les régiments auxquels elle appartenait; que le chérif et Si-Selman se tenant prudemment renfermés dans Touggourt, il n'avait aucun moyen de les y forcer; qu'il me rendait par conséquent ma liberté de manœuvres; que, quant à lui, il allait remonter vers le Nord et qu'il m'engageait à l'imiter, car il ne voyait pour le moment rien à faire dans ces parages.

Au reçu de cette lettre, je donnai l'ordre du départ pour le lendemain matin. Mais pendant la nuit, je fus réveillé par les chefs des Larbâ, venus pour me prévenir que, d'après les bruits qu'ils avaient recueillis auprès des gens du pays, Touggourt avait dû tomber au pouvoir du colonel Desvaux. Je donnai aussitôt contre-ordre et j'écrivis au colonel, pour l'aviser de cette rumeur et lui demander s'il avait besoin de moi. Le colonel me répondit que le fait était vrai et m'engagea à le rejoindre aussi rapidement que possible. Je partis sur l'heure, à marches forcées. Avant d'arriver à Témacin, nous fûmes surpris par un simoun épouvantable qui nous obligea à bivouaquer sur place. J'avais heureusement, sur mes chameaux, assez d'eau pour braver les tourbillons d'un sable brûlant qui s'introduisait partout et rendait notre repas immangeable. Le lendemain, à la tombée de la nuit, j'arrivais à Touggourt et j'avais la satisfaction de présenter aux camarades de la province de Constantine une troupe qui, après une étape de plus de douze lieues, marchait sac au dos,



au son du clairon, non seulement sans traînards, mais encore sans avoir rompu l'alignement. On eût dit qu'elle rentrait à la caserne, après avoir défilé à la parade.

Les rapports officiels attribuent la prise de Touggourt à un ensemble de manœuvres compliquées, qui auraient eu pour but et pour résultat d'attirer hors des murs le chérif, le cheikh Si-Selman, leurs adhérents, afin de les battre en pleine campagne, et de profiter de leur défaite pour s'emparer de la place abandonnée par eux. Ces rapports sont démentis par ce simple petit fait, que le colonel Desvaux venait d'abandonner la partie et de me rendre ma liberté, au moment où la chance allait se mettre de son côté. Touggourt, entouré de son fossé et de ses murailles, semblait, en effet, impenable pour des colonnes volantes dépourvues d'artillerie, et amoindries par le départ des contingents de l'armée d'Orient. Aussi le Gouverneur avait-il prescrit plutôt des démonstrations que des opérations contre ce dernier boulevard de la rébellion. Le cheikh Si-Selman, qui en était le maître, après avoir assassiné Ben-Djellab, le sultan de Touggourt, avait, il est vrai, réclamé notre protection; mais nous avions repoussé ses avances, pour ne pas avoir l'air de sanctionner son crime. Alors, il s'était retourné du côté du faux chérif, battu, l'année précédente, à Ouargla, et, à eux deux, ils entretenaient dans les tribus sahariennes une agitation dont la révolte des Oulad-Amelakaouas, que je viens de raconter, avait été le résultat. Comme nous désespérions de les prendre dans leur place forte, nous nous étions bornés à montrer nos soldats aux gens de l'Oued-R'rir et du Souf, pour les rendre prudents et leur prouver que leur éloignement ne les mettait pas à l'abri de nos atteintes.

Le colonel Desvaux, officier d'un rare mérite, était digne par ses qualités exceptionnelles d'un sourire inattendu de la fortune. Il était entré irrégulièrement dans

l'armée, et par une porte que personne n'avait franchie, sans s'attirer l'animadversion des officiers de carrière. Il avait reçu le brevet de sous-lieutenant, comme récompense nationale, à la suite des « trois glorieuses », et il a été le seul des officiers de cette origine, avec le général Feray, gendre du maréchal Bugeaud, qui soit arrivé aux honneurs des hauts grades. Ce qu'il y a de tout à fait particulier dans son histoire, c'est qu'il était absent de Paris pendant les trois jours de la révolution de Juillet. Quand on présenta à la Chambre la liste des candidats officiers qui devaient être récompensés par l'épaulette de leur participation à l'insurrection, un de ses amis intimes, M. Delannoy, élève à l'École polytechnique, un des vainqueurs des Tuileries, l'y inscrivit d'office, et, plus tard, le général Desvaux devait le retrouver ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, dans la province de Constantine, quand il en prit le commandement. Son ancien aide de camp, le colonel Robert, m'a assuré que le général Desvaux, en 1830, était le secrétaire particulier de M. Jacques Laffitte, et que cette position avait été son principal titre à son admission dans l'armée, comme sous-lieutenant.

A peine entré au service, il travailla et réussit à faire oublier ses origines. Sorti le premier de l'École de cavalerie, il avait servi comme lieutenant au 4<sup>e</sup> de husards, commandé par le fameux colonel de Brack. Il passa, encore très jeune, comme capitaine instructeur, au 3<sup>e</sup> de chasseurs d'Afrique, et entra bientôt dans les affaires arabes, où il acquit une supériorité que ses rivaux étaient les premiers à reconnaître. A ce moment, il était colonel du 3<sup>e</sup> de spahis et commandait la subdivision de Batna. Le colonel Desvaux était un exemple vivant du triomphe qu'un homme peut remporter avec sa volonté sur sa nature : violent, irascible, artiste, fantaisiste, il avait réussi à se transformer en un mili-